



**HAL**  
open science

## Sociétés mobiles du paléolithique supérieur dans le Bassin

Pierre Bodu

► **To cite this version:**

Pierre Bodu. Sociétés mobiles du paléolithique supérieur dans le Bassin. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2001, pp.54-56. hal-02074024

**HAL Id: hal-02074024**

**<https://hal.science/hal-02074024>**

Submitted on 20 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## ***Sociétés mobiles du paléolithique supérieur dans le Bassin parisien***

Pierre Bodu (UMR ArScAn - Ethnologie préhistorique)

Aborder la notion de mobilité chez les chasseurs-cueilleurs du paléolithique supérieur revient à s'interroger sur le rythme de cette mobilité, sur les raisons qui ont conduit les groupes à se mouvoir dans un territoire donné, sur l'étendue et la nature de cet espace.

Il est différentes échelles de mobilité que l'on peut percevoir et qui se déroulent selon des temps courts, moyens ou longs. Ces échelles, en l'état actuel des recherches, se déclinent au niveau de l'unité d'occupation, d'un ensemble d'unités, d'un campement, d'un terroir (nous entendons par là une région gérée au rythme des déplacements saisonniers). Une échelle plus vaste concerne les relations entre territoires, mais on doit se demander si l'on est en mesure de l'appréhender. Cette problématique précise se traduit en effet actuellement par des comparaisons très larges entre assemblages archéologiques qui ne permettent guère d'obtenir que des indices d'une relative contemporanéité culturelle entre sites.

Nous avons choisi pour des raisons liées notamment à l'histoire de la recherche de travailler dans un cadre géographique à la fois précis et vaste (le centre et le sud du Bassin parisien), sur une période qui couvre près de trente mille ans, des débuts du paléolithique supérieur jusqu'à son terme, les deux restant d'ailleurs à mieux définir.

Au sein de cette vaste étendue chronologique, les sources documentaires ne sont pas toutes d'égale importance. On constate d'une part une richesse d'informations sur certains moments, comme cela est le cas pour le magdalénien final et d'autre part une pauvreté des données concernant la plus grande partie de ces 30000 ans d'évolution. Il nous est dès lors plus aisé d'aborder la notion de mobilité à propos de ceux qui jadis étaient considérés comme les derniers chasseurs de rennes du paléolithique que pour les ensembles industriels attribués au châtelperronien, à l'aurignacien, au gravettien ou au solutréen.

À quoi doit-on cet état de fait ? Il est une longue tradition de découverte et d'étude de gisements magdaléniens en Ile-de-France qui a été initialisée par A. Leroi-Gourhan à partir de la découverte du site de Pincevent (Seine-et-Marne) en 1964. Auparavant, et ce dès le milieu du XXe siècle, des sites attribués à cette période avaient certes été identifiés et fouillés, mais les techniques de fouille étaient si rudimentaires qu'aujourd'hui, alors que la plus grande partie de ces gisements est détruite, on ne dispose que de très peu d'informations.

La découverte de Pincevent en 1964 inaugure une ère d'enrichissement de nos connaissances sur le Magdalénien final régional, cette tradition qui se développe entre 13000 et 12000 ans avant le présent. Les travaux novateurs réalisés sur trois autres grands gisements, Etiolles, Marsangy, Verberie précèdent eux-mêmes une succession de découvertes réalisées au début des années quatre-vingt-dix, qui fait littéralement se multiplier par 5 le nombre de sites magdaléniens. Une diversité d'implantations, de fonctions et de durée d'occupation de sites, un fonds commun sans doute traditionnel dans les façons d'occuper l'espace ainsi que dans les pratiques techniques (exploitations des matériaux lithiques, des matières animales) caractérisent cet ensemble. Dans la mesure où chacun de ces gisements a été soigneusement exploité, il nous est dès lors possible de développer des analyses spatiales selon les différentes échelles évoquées précédemment.

La mobilité des groupes, problématique qui nous occupe ici, peut être étudiée dans un premier temps au sens restreint du terme, c'est-à-dire les déplacements des individus au sein de leur unité d'occupation (postes d'activité principaux, zones de travail plus ponctuelles, mouvements entre ces différents endroits). Dans la plupart de nos gisements magdaléniens, où la méthode des remontages de matériels lithique et osseux est amplement utilisée, nous arrivons à retracer les parcours des individus dans l'espace « domestique ». Nous sommes ainsi en mesure de suivre un tailleur de silex dans le cadre de l'une de ses

réalisations. Les questions que l'on aborde alors tiennent de l'histoire événementielle mais peuvent également concerner les modalités d'occupation de l'espace lorsque les exemples se multiplient. À terme, nous devrions être en mesure de savoir si les Magdaléniens (de cette région) ont eu des pratiques spatiales particulières qui montrent des convergences avec les autres groupes régionaux ou, au contraire, marquent de nettes différences. Dans le même ordre d'idée, nous pourrions, en documentant ces phénomènes pour les périodes plus anciennes, tenter d'établir des parallèles sur les comportements territoriaux restreints.

S'inscrivant toujours dans le temps court, le second niveau d'observation de la mobilité magdalénienne concerne les déplacements des individus entre des unités proches dont la vocation peut ou non être comparable. Le plus souvent, on observe une grande diversité et une grande quantité de circulations entre des unités à caractère domestique, c'est-à-dire les endroits où se sont déroulées la plupart des activités autour de structures de combustion aménagées, et des aires de travail plus éphémères, unités dites annexes ou techniques. Il reste alors à interpréter ces déplacements en termes de complémentarité entre aires d'activité, en termes d'échanges, etc. Il est, ce faisant, possible d'appréhender une mobilité restreinte à vocation économique, mais qui peut également avoir été motivée par des raisons d'ordre social (relations à l'intérieur du groupe).

Le paysage du campement s'anime grâce aux remontages. La mobilité des individus constitutifs du groupe apparaît encore plus évidente lorsque l'on observe les circulations des matériaux à l'échelle du campement. Sur certains gisements, les remontages ont permis de tracer, entre les unités, de très nombreux liens, souvent bi-directionnels, témoignant d'une part de la relative contemporanéité des structures et montrant d'autre part le degré d'organisation de ces groupes. En effet, lorsque l'on parlait jusqu'à présent de « campement », c'était sans preuve directe de l'étroite relation chronologique entre les différentes unités découvertes sur le site. À travers nos exemples, nous pouvons véritablement percevoir une organisation sociale, un réseau dense de relations de parenté, de voisinage, etc. On dépasse alors l'histoire événementielle pour mieux comprendre la façon dont la culture magdalénienne gère ses haltes de chasse ou d'acquisition d'autres matériaux, ce que cela sous entend comme organisation interne, comme pratiques communautaires.

Il est un niveau de lecture de la mobilité sur lequel sont concentrés actuellement tous nos efforts : c'est celui du territoire. Dépassant le cadre limité des stations, nous avons pour ambition de développer une meilleure connaissance de la mobilité des groupes au sein d'un cycle de nomadisme, qu'il soit saisonnier ou non. Dans notre région, les sites les plus importants, voire ceux qui étaient les mieux protégés des aléas climatiques (sous abri) ne témoignent que de durées d'occupation relativement courtes. Dans le cas du campement de Pincevent, on estime que le passage des Magdaléniens n'a pas dû durer plus de deux à trois mois. C'est également le cas pour Verberie ou pour Etiolles. Les rares sites d'abri (les formations karstiques sont assez peu nombreuses et faiblement développées dans la région) montrent certes une certaine pérennité de l'occupation durant le paléolithique supérieur, notamment dans les gisements de la vallée du Loing ou d'Arcy-sur-cure, mais chaque occupation, lorsqu'il est possible de l'identifier, ne matérialise également qu'un séjour relativement court. On tente de retrouver les occupations plus pérennes, telles qu'on les connaît dans d'autres régions de France ou d'Europe aux massifs karstiques plus étendus, mais on doit bien reconnaître que pour le moment ces sites (d'hiver ?) sont inconnus dans le sud et le centre du Bassin parisien. Est-ce parce que nos possibilités d'identification des saisons d'occupation sont limitées ou cela est-il dû à une véritable absence de sites longuement occupés dans la région, que cette modalité n'a pas existé pour nos Magdaléniens ou que les sites en question soient beaucoup plus éloignés (on ne peut s'empêcher de penser à la Charente ou au Périgord, qui offrent des concentrations exceptionnelles de sites du paléolithique supérieur). On ne peut évacuer l'hypothèse d'une forte lacune dans l'état des découvertes régionales. Mais comment expliquer alors que ce sont systématiquement des sites de courte durée, occupés plutôt au printemps, en été ou à l'automne qui ont été jusqu'à présent découverts ? Si de fortes concentrations liées aux séjours d'hiver avaient existé dans le Bassin parisien, n'aurions-nous pas dû les trouver ? On proposera enfin pour clore momentanément cette discussion que les préhistoriens se font peut-être une idée fautive de ce que pourrait être un campement d'hiver, c'est-à-dire des haltes beaucoup plus denses en matériel, des occupations plus fortement structurées. Cela n'est peut-être pas toujours le cas.

Pour l'heure actuelle, nous observons une mobilité territoriale à la lumière des circulations de matière première (lithique, osseux, coquillage). Le matériel lithique taillé est l'élément le plus fiable pour cette recherche dans la mesure où nous commençons à bien identifier les sources géologiques. Une partie des différents faciès de silex est ainsi cartographiée et soigneusement décrits. Cette matière première particulièrement abondante dans les gisements a été transportée pour l'essentiel sur quelques centaines de mètres, parfois sur des distances plus importantes. Dans ce cas, il est rare de retrouver la totalité de la chaîne opératoire du débitage sur le site d'accueil. Les produits arrivent sous forme finalisée, lames brutes et outils. À partir de nos acquis sur la géologie régionale, il nous est alors possible de retracer une partie des parcours des populations, sans savoir toutefois si la relation entre les sites est directe ou si le parcours est semé de haltes. Nous pressentons que cette matière dite allochtone (souvent un silex d'origine tertiaire) a été

apportée par les Magdaléniens dès le début de leur nouveau campement et qu'il ne s'agit pas d'un approvisionnement lointain réalisé dans le courant de l'occupation. Pour Pincevent, il est ainsi possible de dire que les Magdaléniens ont acquis un silex exogène dont l'origine géologique peut être estimée à près de quarante kilomètres à l'est. Des distances de cinquante à cent kilomètres ne sont pas rares. On ne peut écarter cependant l'hypothèse de biens acquis par échange. On opposera à cette idée le fait que les lames transportées montrent en général un style de production et une qualité tout à fait comparables à ceux constatés dans le site d'arrivée, ce qui pourrait plaider en faveur de leur débitage commun par le même groupe.

Les déplacements à longue distance des groupes sont également mis en évidence par la parure en coquillage. Certains coquillages fossiles ou contemporains des groupes ne pouvaient être trouvés que dans quelques affleurements fossilifères ou auprès de certaines grèves. Yvette Taborin a largement utilisé ces marqueurs fiables pour démontrer l'existence de circulations à grande échelle, couvrant parfois plusieurs centaines de km, souvent plus importantes que les circulations mises en évidence par le silex. Dans le Bassin parisien, le paysage fossilifère est assez monotone d'une part, ce qui fait qu'il est difficile d'identifier exactement le lieu de provenance des parures et d'autre part, il apparaît que les Magdaléniens se sont essentiellement approvisionnés dans ces bancs. Cette absence de prélèvements lointains peut s'expliquer de différentes manières : pas de contacts avec l'extérieur de la région concernée, pas d'abandon des parures lointaines dans les sites que nous connaissons, existence de contacts avec l'extérieur mais qui ne se matérialisent pas par des transports de parures en coquillage, etc. Par ailleurs, si de tels objets d'origine lointaine étaient découverts dans le Bassin parisien, la même question de la modalité d'apport serait posée sans que l'on soit véritablement capable de répondre : échange ou transport par le groupe résident ? Les déplacements de coquillages entre certaines autres régions montrent bien que les groupes magdaléniens étaient extrêmement mobiles ce qui semble être en contradiction avec les faibles déplacements des Magdaléniens du Bassin parisien. Constituent-ils à eux seuls un groupe régional qui s'auto-suffit ou doit-on se poser des questions sur l'état de notre documentation ?

Nous n'avons fait ici qu'effleurer la question de la mobilité des groupes du paléolithique supérieur en n'évoquant notamment que les groupes magdaléniens et en ne traitant pas des industries plus anciennes. Il est vrai que sur ces dernières, nos informations sont encore bien maigres et nous nous situons plus actuellement dans une phase de collecte des données sur la période du paléolithique supérieur ancien, qu'à un niveau d'analyse des comportements. Notre réflexion sur la mobilité des derniers chasseurs-cueilleurs du paléolithique s'enrichit depuis quelques années d'une confrontation de nos données archéologiques avec les informations paléoenvironnementales. Nous sommes particulièrement intéressés par la mise en perspective de ces déplacements dans le cadre de l'évolution des biotopes et du climat.